

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons demain la publication en feuilleton de :

MA COUSINE POT-AU-FEU

Ce roman de M. Léon de Tinsseau, auteur de la *Meilleure Part*, dont la publication dans le *Soleil* a obtenu un si grand et si légitime succès, est une œuvre de haute valeur.

Histoire touchante de frâches amours, écrite dans une langue très pure,

MA COUSINE POT-AU-FEU

obtiendra, nous en sommes convaincus, auprès de nos lecteurs, le même succès que les diverses œuvres de M. Léon de Tinsseau déjà publiées dans le *Soleil*.

Nous continuerons concurremment avec notre nouveau feuilleton la publication de : *Bux Trois Boules d'Or* l'attachant récit de Baring Gould, si élégamment traduit par Louis Régis.

UN BON CONSEIL

Toute la majorité républicaine, depuis le triple désastre qu'elle a essuyé le 19 août, s'est occupée de cette question : est-il préférable, non pas pour la sincérité des élections, mais pour l'intérêt de la République, de maintenir le scrutin de liste par département, ou de revenir au scrutin uninominal par arrondissement ? Toute la discussion s'est limitée à cette alternative.

Ainsi, hors du scrutin uninominal et du scrutin de liste que nous connaissons, on ne peut imaginer aucun régime électoral ; nous les expérimentons tour à tour sans jamais nous lasser ; quand les inconvénients du système en vigueur deviennent trop sensibles, nous revenons à l'autre système, qui a été condamné quelques années auparavant et qui le sera de nouveau quelques années plus tard.

On n'a pas encore oublié les vices du scrutin uninominal, puisqu'il n'y a pas quatre ans qu'ils l'ont fait rejeter. Et les vices du scrutin de liste, tel que nous le pratiquons, se sont assez manifestés ; qu'on se rappelle quelques-uns de leurs effets.

Aux élections d'octobre 1885, les conservateurs se trouvèrent trois millions et demi sur huit millions de votants ; dans une Chambre de 584 membres, ils devaient donc obtenir plus de 250 sièges : ils n'en occupent que 180.

Dans le département de la Seine, le 4 octobre, 280,000 républicains élurent toute la députation, 38 députés ; les 110,000 conservateurs qui avaient voté avec une parfaite discipline, et qui, proportionnellement, devaient obtenir dix à douze représentants, n'en élurent pas un seul.

Le 27 décembre, aux élections qui furent nécessitées par les options, ce fut encore plus fort. L'alliance des radicaux et des opportunistes était rompue ; les républicains modérés s'étaient couverts d'une telle honte en subissant une fois la « liste unique », qu'ils n'eurent pas le courage de recommencer ; ils présentèrent des candidats, et leur donnèrent 37,000 voix ; d'autre part, la liste conservatrice réunie 84,000 suffrages ; les six sièges vacants furent emportés par 163,000 électeurs radicaux et révolutionnaires, c'est-à-dire par une minorité. Si les choses s'étaient passées de même au mois d'octobre, la minorité radicale aurait élu les 38 députés de la Seine, alors que la majorité des électeurs, composée de conservateurs et de républicains modérés, n'eût pas nommé un seul représentant.

Ailleurs, au contraire, on a vu deux minorités ennemies s'entendre pour faire passer une liste commune, alors que le tiers parti, possédant la majorité relative, était privé de représentation. C'est arrivé dans un grand nombre de départements, au 18 octobre, où les opportunistes et les radicaux ont formé des listes de concentration : opération scandaleuse, qui aboutit à montrer, le lendemain de l'élection, les élus de la même liste en lutte ouverte les uns contre les autres et contre une partie de leurs électeurs.

Le meilleur mode électoral, disons-nous l'autre jour, c'est le plus sincère, le plus loyal, celui qui permet à la volonté du pays de se manifester le plus librement, et qui fait de la représentation nationale l'image la plus fidèle de la nation.

Or ce n'est pas un système loyal, ni sincère, qui permet quelquefois à des minorités de faire la loi aux majorités, et qui laisse presque toujours les minorités sans représentation : quand ce n'est pas une de ces deux hypothèses qui se réalise, c'est l'autre, et elles sont également inacceptables. Ce n'est pas un système loyal et sincère, qui prive de représentation 110,000 électeurs dans le département de la Seine, et qui accorde, en Cochinchine, un député à 400 agents du gouvernement. Un régime électoral qui produit de pareils résultats est inique.

Le seul système qui puisse faire de la représentation nationale l'image fidèle de la nation, c'est le système de la représentation proportionnelle. Il est aussi le seul dont on ne parle pas, et que personne ne propose parmi la majorité républicaine.

M. Canovas del Castillo disait avant-hier à notre collaborateur Cardane que la représentation proportionnelle est assurée

en Espagne, où cependant le suffrage universel n'existe pas. Mais c'est le parti conservateur qui l'a établie.

En France, où le pouvoir appartient aux républicains, il est presque naïf de défendre une mesure libérale. Déjà l'année dernière, le *Soleil* n'a trouvé aucun écho quand il a demandé la représentation proportionnelle, dans les élections municipales. Et, comme il n'y a encore que vingt ans que Prévost-Paradol a commencé de réclamer cette réforme, il est bien évident que l'idée n'a pu faire beaucoup de chemin.

Aussi est-ce par charité pure et sans espoir de succès que nous la rappelons au parti républicain. Parce qu'il a obtenu en 1885 une faible majorité, il s'est cru libre d'opprimer la minorité et d'attenter à tous ses droits. Les dernières élections partielles l'avertissent de modifier son attitude ; à défaut de respect du suffrage universel, la prévoyance pourrait le guider ; s'il organisait dès aujourd'hui la représentation proportionnelle, il s'en trouverait peut-être fort heureux au lendemain des élections générales.

Urban Gohier.

LA POLITIQUE A PARIS

La commission du budget

La commission du budget n'aura vraisemblablement pas terminé ses travaux aussi vite qu'elle l'affirme : en conflit avec la plupart des ministères, elle se met en conflit avec ses propres rapporteurs. Ceux-ci voudraient que, pour certaines dépenses et, plus spécialement, pour celles qui assurent la défense nationale, on ne diminuât point trop légèrement les sommes demandées. C'est ainsi que M. Gerville-Réache aime mieux donner sa démission de rapporteur que d'accepter une réduction de 4,731,288 francs sur les crédits de la marine. Il trouve cette économie excessive, et pense que l'amiral Krantz a raison de s'insurger. Il voudrait mieux supprimer certaines dépenses injustifiées, n'ayant qu'un pur caractère électoral, et donner au ministre ce qu'il exige pour mettre notre flotte en état de soutenir le choc des autres flottes européennes et d'assurer la défense de nos côtes.

Dans ces conflits intérieurs, avec les préoccupations naturelles que cause l'incident Gilly, la commission perd le plus clair de son temps. Il ne suffit pas de revenir le 12 septembre pour être certain d'en avoir fini le 9 octobre ; il faut encore travailler avec méthode, savoir exactement ce qu'on veut et où on va.

Avant de mettre aux voix la réduction de 4,731,288 francs proposée sur les crédits de la marine, le président fait remarquer que cette réduction aurait pour effet de ramener la dotation de la marine au chiffre de l'an dernier, augmenté de 1,096,503 francs (augmentation de la subvention à la Casse des invalides de la marine), et de 229,612 francs (participation du ministère de la marine à l'Exposition de 1889).

M. Rouvier ajoute qu'il croit être l'interprète de la commission en déclarant qu'elle n'a qu'un but : s'opposer à l'augmentation croissante des dépenses. Si le ministre de la marine estime que certains services, tels que ceux des équipages à la mer et de l'artillerie, nécessitent des augmentations, la commission est prête à les accepter, pourvu que le ministre réalise, sur d'autres services, des économies équivalentes.

La réduction de 4,731,288 fr. étant votée, M. Gerville-Réache se démet de ses fonctions de rapporteur.

La commission nomme M. Ribot, rapporteur du budget de la marine, mais M. Ribot n'accepte pas.

En fin de compte, la commission charge son président de se rendre auprès de M. Floquet pour obtenir de lui qu'il arrache à l'amiral Krantz une capitulation honorable. On sait que le ministre de la marine maintient intégralement ses crédits et ne veut rien entendre.

M. Ménilon, rapporteur du budget de la guerre, donne lecture d'une lettre que M. de Freycinet lui adresse. Ce ministre demande à la commission de renvoyer au samedi 29 septembre l'examen de son budget. Il désire conférer, d'ici là, avec M. Ménilon, qui propose une réduction de sept millions et demi.

La commission achève ensuite l'examen du budget des beaux-arts.

Elle vote les réductions suivantes : 15,000 fr. sur les souscriptions aux ouvrages d'art ; 20,000 fr. sur le service du mobilier national. Elle bifte également 20,000 fr. sur le personnel des bâtiments civils et 20,000 fr. sur le personnel des palais nationaux, mais elle rétablit une somme égale de 40,000 fr. sur l'entretien des palais nationaux.

La sécurité des voyageurs

La commission qui recherche les moyens d'assurer la sécurité des voyageurs dans les chemins de fer s'est réunie.

Son président, M. Delattre, a proposé une enquête parlementaire sur la catastrophe de Velars.

La commission n'a pas cru devoir entrer dans cette voie. Elle a chargé une sous-commission d'obtenir du ministre des travaux publics l'essai, sur le chemin de fer de l'Etat, des divers moyens qui peuvent assurer la sécurité des voyageurs.

Le conseil des ministres

Le conseil des ministres se réunit à l'Élysée sous la présidence de M. Carnot.

Le président de la République annonce qu'il rentrera à Paris le 30 septembre, son prochain voyage durera du 5 au 11 octobre.

M. Floquet fait savoir à ses collègues qu'il s'est rendu dans la matinée, chez les présidents des deux Chambres, absents de Paris. Il leur a immédiatement demandé par dépêche s'ils ne verraient aucun inconvénient à la convocation des Chambres pour le 9 octobre. Aussitôt leurs réponses reçues, il fera publier à l'Officiel le décret de convocation déjà signé par M. Carnot.

M. de Freycinet soumet au conseil, qui les approuve, les bases du programme extraordinaire comprenant les dépenses à répartir sur un certain nombre d'exercices pour compléter notre organisation militaire.

M. de Freycinet fait signer un décret réorganisant le service de l'aérostation militaire.

M. Lockroy, ministre de l'instruction publique, annonce qu'il a saisi le Conseil d'Etat de la question du retrait de la reconnaissance d'utilité publique accordée en 1853 par décret à la congrégation des frères Saint-Joseph.

Le Conseil d'Etat a donné un avis favorable, s'appuyant sur une jurisprudence constante et sur les arrêts de la cour de cassation.

M. le président de la République a signé le décret présenté par le ministre de l'instruction publique et retirant la reconnaissance d'utilité publique aux frères de Saint-Joseph.

La conséquence de ce décret sera la dissolution de la congrégation.

Enfin M. Pierre Legrand, ministre du commerce, donne des renseignements détaillés sur l'état des travaux de l'Exposition. Les ministres se réuniront en conseil de cabinet, vendredi à huit heures, au ministère de l'intérieur, sous la présidence de M. Floquet.

A. Fontenay

Le *Temps* s'étonne que M. Edouard Hervé ait dit dans les discours qu'il a prononcés dimanche à Saint-Sulpice-d'Izon : « Nous sommes prêts et la France est pressée. » Voici en quels termes s'exprime le *Temps*, en s'adressant à M. Edouard Hervé personnellement :

La France est pressée... de quoi ? D'accabler son Roi ? Osez donc le prétendre ; osez le dire tout haut ailleurs que dans les conciliabules d'initiés et d'amis ! Osez offrir la monarchie au suffrage universel, et vous verrez l'accueil qu'il vous fera, et à elle aussi. Mais il est bien inutile de vous en défier, car toute votre attitude prouve trop clairement que vous n'aurez jamais ce courage.

Ainsi, le *Temps* met M. Edouard Hervé au défi de poser la question de la Monarchie devant le suffrage universel. Il le met au défi d'oser se dire monarchiste ailleurs que dans des conciliabules d'initiés et d'amis. Il le met au défi d'offrir aux électeurs la Monarchie de Philippe Comte de Paris. Il déclare que M. Hervé n'aura jamais le courage de dire, en se présentant comme candidat aux élections législatives, qu'il est partisan de la Monarchie !

On a vraiment peu de mémoire au *Temps* !

M. Edouard Hervé s'est présenté aux élections législatives des Bouches-du-Rhône en mars 1888, c'est-à-dire il y a tout juste six mois. Et voici ce qu'il disait aux électeurs :

On se demande déjà quel sera le gouvernement de demain.

Quant à moi, qui n'ai jamais dissimulé mes préférences, je suis pour la Monarchie.

Je la veux telle que l'a définie son légime représentant, Philippe Comte de Paris.

Je la veux traditionnelle par son principe, moderne par ses institutions, protectrice de nos libertés, respectueuse de la religion.

La question de la forme du gouvernement se posera bientôt dans toute la France.

Si vous croyez comme moi que la République parlementaire est condamnée à une fin prochaine, choisissez dès à présent entre la Monarchie, l'anarchie et la dictature.

ÉDOUARD HERVÉ,
de l'Académie française,
Directeur du *Soleil*.

Nous nous demandons comment M. Hervé aurait pu plus nettement offrir la Monarchie au suffrage universel. Ce n'est pas dans des conciliabules d'initiés et d'amis, c'est devant le suffrage universel, c'est devant les cent mille électeurs des Bouches-du-Rhône, un des départements où les républicains sont le plus forts, que M. Edouard Hervé a dit : « Je suis pour la Monarchie. »

Il nous semble qu'il était difficile de s'expliquer plus catégoriquement. Aucune équivoque ne pouvait subsister après les déclarations de M. Hervé. En votant pour lui, les électeurs savaient qu'ils votaient pour la Monarchie du Comte de Paris. Et le sachant, ils lui ont donné 24,000 suffrages.

Quand le *Temps* s'adresse à M. Hervé pour lui reprocher de n'avoir pas le courage d'affirmer ses opinions devant le suffrage universel, le *Temps* montre vraiment de l'esprit d'à propos !

Sans doute au *Temps* on estime que le vrai courage consiste à recommander une politique conservatrice et à faire la courte échelle aux radicaux ; à louer les doctrines de M. Thiers et à voter avec M. Félix Pyat ; à soutenir enfin, quand on se dit républicain modéré, une liste unique où flambaient les noms de MM. Basy et Camélinat, quitte à venir déclarer le lendemain de l'élection qu'on n'a agi que sous l'influence d'un cauchemar !

H. de Kerohant.

LA POLITIQUE EN PROVINCE

La concorde en Bresse

On a vu en quels termes M. Deluns-Montaud, chargé des travaux publics et de ceux d'éloquence dans le ministère Floquet, a fait à Nantua l'éloge du « flambeau de la justice, du droit et de la liberté si vaillamment tenu par Danton, Robespierre et Marat. » Aussitôt il a été satisfait. Les républicains de la Bresse lui ont prouvé qu'ils étaient encore plus que lui capables d'imiter les grands ancêtres. M. Deluns-Montaud n'avait voulu allumer que trois branches du flambeau ; les républicains de la Bresse ont immédiatement mis en lumière la quatrième, celle de la concorde.

Personne n'ignore en effet que Danton, Robespierre et Marat ont fait briller la fraternité au plus haut point au moins que la justice, le droit et la liberté. Un homme qui, comme M. Deluns-Montaud se pique d'être

leur successeur est moins que tout autre excusable de l'oublier.

Il s'en souviendra maintenant, car le spectacle auquel il a assisté au cours de son voyage est de nature à lui prouver que la concorde règne dans le camp républicain du département de l'Ain à peu près comme au palais Bourbon et comme à la fève Convention Nationale elle-même. Nous trouvons à cet égard des détails édifiants dans le compte rendu très bien fait publié par l'*Express* de Lyon. La place nous manque pour les reproduire tous ; nous en choisissons quelques-uns :

A Nantua d'abord. On avait annoncé que M. le docteur Camille Baudin, maire de Nantua et frère du représentant, serait décoré au cours de la cérémonie organisée par lui. Tout le monde s'y attendait, lui surtout, d'autant plus qu'il a joué un rôle actif dans la résistance de 1851. Or cette croix ne lui a pas été donnée : vieille rancune, paraît-il, de M. Floquet. La déception fut vive, et froide, par suite, le départ du ministre.

A Bourg ce fut bien autre chose. Il paraît que le préfet et les représentants élus de la ville sont en délicatesse. Deux faits principaux donneront une idée de cette situation tendue. Tandis que le préfet donnait un banquet privé à la préfecture, le conseil municipal organisait à la même heure un banquet démocratique pour faire enger le préfet.

Celui-ci prit sa revanche à l'occasion du feu d'artifice. Ce feu d'artifice était payé par lui, préfet, sur ses deniers propres, car il est riche. Le conseil municipal avait voulu l'accaparer en faisant afficher qu'il aurait lieu à neuf heures. Aussitôt, nouvelle affiche du préfet :

Le feu d'artifice offert par M. le préfet de l'Ain sera tiré, non pas à neuf heures, comme on l'a annoncé, mais à dix heures, dans les jardins de la préfecture.

Ce dîtes-vous de cette concorde républicaine ! Ressemble-t-elle assez, guilloinée à part, à celle que le flambeau de Danton, de Robespierre et de Marat a éclairée ?

Une chose vous étonnera peut-être ; vous vous demanderez pourquoi le gouvernement républicain, qui se préoccupe surtout de questions électorales, ne sacrifie pas le préfet au conseil municipal, ce dernier exerçant sur le suffrage universel de l'Ain une influence évidemment plus grande que le préfet.

Il y a longtemps, en effet, que le ministère aurait pris cette décision fortement appuyée par toute la députation de l'Ain ; mais M. Joliet, nous l'avons dit, est riche ; il a dans le département de la Côte d'Or une position qui lui permettrait de se présenter avec chances de succès aux prochaines élections générales.

Les députés actuels de ce département ne se soucient pas de lui faire une place. L'influence de la députation de la Côte-d'Or s'exerce donc dans un sens diamétralement opposé à l'influence de la députation de l'Ain. Or, la première des deux députations, à laquelle M. Sadi Carnot a appartenu est plus forte que l'autre. Voilà pourquoi la préfecture et l'hôtel de Bourg, comme dernièrement encore la préfecture et l'hôtel de la ville de Gap, ressemblent à deux forteresses ennemies échangeant des projectiles à la mitraille politique.

Et voilà ce qu'à l'aide du flambeau de Danton, de Robespierre et de Marat, qu'il tient d'une main si sûre, M. Deluns-Montaud a pu voir au cours de son récent voyage en Bresse.

R. de Lavallois

LA FIN DES BRIMADES

M. de Freycinet vient de rappeler aux commandants de corps d'armée, ainsi qu'aux directeurs d'écoles militaires, les prescriptions d'une circulaire du général Ferron, relative à la suppression des brimades.

On sait que tout récemment encore, ces coutumes, qu'il est permis de qualifier de sauvages, ont entraîné des accidents mortels. Les instructions fournies par le ministre de la guerre sont catégoriques ; elles expliquent que, d'après ses intentions, l'usage des brimades doit être considéré comme tout à fait aboli, et que chefs de corps et directeurs d'écoles seront regardés comme responsables, s'il se produit, dans les régiments ou dans les établissements sous leurs ordres, la moindre infraction aux ordres donnés concernant les brimades.

Il faut espérer que cela ne sera pas pris en plaisanterie et que tout le monde veillera à ce qu'il ne soit plus jamais question de pareilles inepties. On y a mis le temps, mais on y est arrivé ; et nous sommes de ceux qui avons protesté, dès la première heure, contre des coutumes aussi barbares. Il nous avait paru tellement extraordinaire de voir des jeunes gens de bonne éducation et de bon cœur, se livrer à des pratiques aussi brutales, et disons le mot, aussi bêtes, que souvent nous n'y voulions pas croire. Mais, voyez quelle est la force de la tradition : conseils et prières n'ont pas suffi pour avoir raison de cela, et il a fallu des ordres précis et des injonctions répétées.

La preuve en est que M. de Freycinet a été obligé de revenir sur la circulaire du général Ferron, catégorique cependant, et d'en enjoindre l'observation précise. Elle avait donc été oubliée ? Jusqu'à un certain point, cela se comprend : les commandants de corps d'armée et les généraux en exercice ont tous passé par là, et ils ont gardé le culte de la tradition. Regardez-vous, pouvaient-ils dire, nous avons subi tout cela, et nous ne nous en portons pas plus mal ! Mieux que cela, il paraîtrait même que les victimes se sont lamentées et ont protesté, dans certains cas, contre la suppression des brimades. N'est-ce pas le comble du bon caractère ?

Il est vrai que cette instruction du général Ferron, en la supposant strictement appliquée, leur enlevait la douce perspective de faire de mauvaises farces à de futurs camarades, et de se venger,

sur des innocents, de toutes les persécutions qu'ils auraient dû subir. Ces choses là sont dans la nature humaine, et montrent qu'il y a, dans chaque homme, l'étoffe d'un bourreau. Ce n'était pourtant ni réellement amusant, ni surtout intelligent. Se mettre en nombre pour faire misères sur misères à des plus faibles que soi, n'a jamais passé, j'imagine, pour un comble de générosité. Et voilà ce que faisaient des jeunes gens bien nés, instruits, et en outre pour la plupart bon garçons, tout simplement parce que cela s'était fait avant eux, et qu'ils tenaient à perpétuer la tradition d'une chose aussi brutale que stupide.

Enfin, c'est fini ; il est du moins permis de croire que les brimades ne reviendront plus, à moins que les circulaires les plus catégoriques ne survivent pas aux ministères qui les rédigent, ce qui, convenons-en, n'aurait rien de bien extraordinaire. Car ce n'est pas sans dépit que les esprits les plus droits voient s'en aller les vieilles coutumes, celles-ci n'eussent-elles rien de bien recommandable. Les brimades en étaient à peu près là ; elles faisaient annuellement la preuve d'un manque de générosité, qui n'est pas dans la nature de la jeunesse, et consacraient une antique coutume, sans autre raison d'être que son âge respectable et l'imperturbable et solite application qu'on en faisait.

Momentanément, cela va disparaître, et il est probable que l'interruption se prolongera assez pour que la tradition soit oubliée. Ce ne sera que l'affaire de quelques années, et alors, les jeunes gens, mis au courant par leurs aînés, se demanderont s'il était bien possible que ceux-ci consentissent à se rabaisser jusqu'à de pareils procédés. La nécessité où s'est trouvé M. de Freycinet de rappeler les instructions du général Ferron, prouve assez que celles-ci n'avaient pas été prises en considération, et qu'il était nécessaire d'y revenir d'une façon plus formelle. Le meilleur moyen d'en assurer l'application était de rendre les chefs de corps responsables de toute infraction à des instructions très humaines et très louables, et de les rappeler nettement à l'observation de la règle. Ils n'auront qu'à appliquer strictement celle-ci pendant quelque temps, pour qu'il ne soit plus jamais question d'un passé un peu bête, chez un peuple qui garde encore quelque réputation d'esprit.

Jean de Nivelles.

ÉCHOS

S. A. R. Mme la duchesse de Chartres est revenue hier à Saint-Firmin avec son fils le prince Henri, au-devant duquel elle s'était rendue. Le prince a débarqué au Havre dès lundi, le paquebot la *Normandie* qui le ramenait d'Amérique ayant devancé de quelques heures le moment prévu pour l'arrivée.

Mme la duchesse de Chartres et sa fille la princesse Marguerite ont été reçues à bord de la *Normandie* par le commandant et par l'agent général de la Compagnie Transatlantique : elles ont visité le paquebot en grand détail, avant de quitter le Havre.

Le prince Henri, qui revient accompagné de M. le comte de Boissy, ne se ressent nullement des fatigues de son long voyage autour du monde.

Le président de la République se rendra aujourd'hui à Melun. Il arrivera à 2 h. 1/2, visitera la préfecture, le collège et l'hôpital, puis recevra à 3 h. 1/2 les autorités dans les salons de l'hôtel de ville.

A propos de la statue de Danton :

Tout le monde peut voir aux Archives nationales (premier étage, salle consacrée à la première République) une dédicace au Comité de Salut public ordonnant l'arrestation de Danton. Elle est signée Carnot. Le premier Carnot regardait donc Danton comme coupable envers la patrie.

Sous Carnot petit-fils on élève une statue au même Danton, en proclamant qu'il a bien mérité de la patrie.

Qui a raison, du grand-père ou du petit-fils ?

La Société des légionnaires et décorés de Marseille a célébré hier sa fête annuelle sous la présidence du général Japy.

Après la messe célébrée à Saint-Joseph par Mgr l'évêque avec les chœurs de l'oratoire de dom Bosco, il y a eu banquet au château des Fleurs. Un bal de famille a terminé la fête.

L'ambassade de France à Constantinople, ayant constaté l'insuffisance de notre hôte national au Taxis, a adressé au ministère des affaires étrangères des propositions tendant à la reconstruction totale de l'établissement, qui est tenu par des religieuses françaises.

Les conclusions du rapport viennent d'être adoptées. Le consul général sera chargé de passer les marchés et d'en surveiller l'exécution. L'architecte devra être un Français.

M. Louis Masson de Montalivet, sous-lieutenant d'artillerie, vient d'épouser Mlle Duvergier de Hauranne.

Le nom que porte le marié est celui du ministre qui dirigea tour à tour l'instruction publique et l'intérieur sous le règne de Louis-Philippe.

La mariée est fille de M. Ernest Duvergier de Hauranne, élu en 1878 député à l'Assemblée nationale, petite fille d'un membre de l'Assemblée constituante de 1848, arrière-petite-fille de Jean Duver-

gier de Hauranne, qui fut aussi député et que la Chambre nomma questeur en 1831.

Mme Paixhans vient d'être enlevée à l'affection des siens à la suite d'une très courte maladie. Elle est décédée à Paris en son domicile du boulevard Malesherbes. Fille de M. Bisson, conseiller d'Etat, et femme de M. Jules Paixhans, maître des requêtes, elle s'était acquise à la fin de l'Empire une renommée d'élégance et d'hospitalité.

On annonce, de Moulin le Carbonel, la mort d'un vieillard, M. Edet, soldat survivant des cent-vingt-trois héros, qui, commandés par le capitaine Lelièvre, soutinrent à la bataille de Mazagran l'effort de douze mille Arabes. M. Edet, chevalier de la Légion d'honneur, avait atteint 82 ans.

La réunion du Stade Français, que nous avions annoncée, a été fort nombreuse. Le coureur qui a gagné l'*Omnium* est M. Bersin ; les autres prix sont à MM. Labourette, Foucault, Lesueur, et Vieillard.

Que de gens négligent de réclamer leurs objets perdus, oubliés dans les voitures, dans les jardins publics ou ailleurs !

Hier a commencé, au dépôt du mobilier de l'Etat, rue des Ecoles, la vente d'objets recueillis à la préfecture de police et ayant séjourné dans les bureaux au moins une année.

Or, parmi ces objets se trouvent 1,706 parapluies et 350 cannes !

D'Orly.

Carnet du jour. — Les Strasbourgeois qui résident à Paris iront déposer, le vendredi 28 septembre, jour anniversaire de l'annexion à la France en 1884, une couronne sur la statue de Strasbourg, place de la Concorde.

Un décret approuve trois legs faits par le sieur Aviet, à savoir :

1° 50,000 francs à l'Œuvre de l'hospitalité de nuit ;

2° 10,000 francs à la Société philanthropique ;

3° 50,000 francs à la Société de secours mutuels des employés des hôtels de Paris.

L'administration des postes et télégraphes a fait procéder au commencement du mois à l'adjudication d'un service de colis postaux de Paris pour Paris.

Les résultats de cette adjudication sont aujourd'hui connus et on annonce comme prochaine l'inauguration de ce nouveau service.

Aux termes du cahier des charges, les colis postaux de Paris pour Paris seront transportés et distribués dans toute l'enceinte de la ville moyennant une taxe de 0 fr. 25 par colis. Ils pourront être grevés de remboursements jusqu'à concurrence de 100 fr. Leur poids ne pourra être supérieur à 3 kilogrammes.

Trois distributions seront effectuées chaque jour : la première de 7 heures à midi ; la deuxième de midi à 5 heures 1/2 ; la troisième de 5 heures 1/2 à 9 heures du soir. Cette dernière distribution pourra ne pas avoir lieu les dimanches et jours fériés.

AU JOUR LE JOUR

Le voyage du prince Henri d'Orléans. Il y a un an, presque jour pour jour, le prince Henri d'Orléans, fils aîné de S. A

Saully, le vicomte de Breteuil, frère de l'éloquent député des Hautes-Pyrénées; le marquis et le comte de Morès, qui se rendaient aussi aux Indes. Nous arrivions à Bombay le 29 novembre et nous commençons notre voyage.

Tout d'abord, nous nous sommes rendus à l'hôtel pour saluer le duc de Connaught, qui commande l'armée de la présidence de Bombay. Le prince anglais fit à Monseigneur une réception des plus cordiales et le relâta deux ou trois jours dans sa résidence.

De Poona, nous nous rendîmes à Elora et à Aurangabad, puis nous regagnâmes Bombay.

Une légère indisposition du prince l'empêcha d'assister à la grande chasse préparée en son honneur par le guikovar de Baroda; mais deux de nos compagnons de voyage, MM. de Saully et le vicomte de Breteuil s'y rendirent et revinrent émerveillés de la munificence déployée par le guikovar; il avait abattu près de 2,000 pièces de gibier.

Nous quittâmes Bombay et nous entreprîmes alors une visite de touristes à Jeypour, Agra, Delhi, Lahore, Peshawar, Benarès et Calcutta. Je ne vous énumérerai pas les merveilles relevées par nous sur tout ce parcours; les colonnes d'un journal ne suffiraient pas pour les décrire.

A Calcutta, le prince Henri d'Orléans repul de lord Dufferin, vice roi des Indes, un accueil dont il fut profondément touché. Lord Dufferin est un vieil ami de S. A. R. le duc de Chartres; aussi a-t-il saisi avec joie l'occasion qui se présentait de lui donner une nouvelle preuve de sa sympathie.

Sur la demande du prince Henri, lord Dufferin s'était occupé de préparer une grande chasse, mais nous étions à la fin du mois de janvier et la chasse ne pouvait pas être encore sérieusement organisée.

En attendant, le prince résolut de faire une expédition aux Sunderbans, lacs du Delta du Gange. On nous avait très vivement déconseillé de nous aventurer dans ces régions absolument sauvages et marécageuses, coupées par des canaux très étroits, d'un parcours très difficile, régions à peine habitées, si ce n'est par des bûcherons ou des chasseurs.

Toutes ces difficultés n'étaient pas faites pour arrêter le prince, bien au contraire. L'expédition fut donc décidée. Elle se composait, indépendamment du prince, de M. le marquis de Morès, de moi et de quelques indigènes. Nous avions un bateau remorqué par un petit vapeur; mais le plus souvent nous étions obligés de remonter les canaux dans les petites pirogues des indigènes. C'est dans ces contrées qu'eut lieu la chasse au tigre racontée par le Soleil il y a quelques mois.

Rien ne peut vous donner une idée des fatigues supportées; nous avions quelquefois de la boue jusqu'au ventre et c'est dans ce piteux équipage que nous abordâmes les jungles habitées par les tigres. Le prince a été merveilleux de sang-froid et de courage. Un jour, nous étions aux abords d'une jungle où deux tigres venaient de pénétrer. Je voulus arrêter le prince qui s'élançait à leur suite.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

poussent des herbes de quinze pieds de haut et moitié de forêts tropicales d'un accès difficile. Sans sortir d'un espace couvrant à peu près 25 kilomètres sur 20 kilomètres, nous avons tué en trente jours de chasse réelle 21 tigres et une énorme quantité de cerfs, de paons, de bécassines et autres gibiers qui foisonnent dans ces régions.

C'est au cours de cette expédition que S. A. R. le duc d'Orléans faillit être victime de sa hardiesse. Nous venions d'entrer dans un bout de jungle où se trouvaient deux tigres et une tigresse. Les éléphants ne voulaient plus avancer et se seraient les uns contre les autres. Le duc d'Orléans réussit à aller de l'avant et aperçut la tigresse sur laquelle, sans l'atteindre, on avait déjà tiré. La bête, furieuse, s'élança sur l'éléphant du prince, s'accrocha au mont de l'hauda dans laquelle se trouvait celui-ci et chercha à grimper plus haut. L'éléphant, effrayé, tourna follement sur lui-même pour se débarrasser de son terrible ennemi et, dans l'hauda, le duc d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre une branche d'arbre et celui-ci, désarmé, avait toutes les peines du monde à se cramponner à l'hauda pour ne pas être projeté à terre.

Plusieurs fois le prince Henri avait épuisé pour tirer la bête féroce et dégrader son cousin, mais l'éléphant faisait des bonds si vertigineux qu'il lui fut aussi impossible qu'à nous de tirer sans danger pour S. A. R. le duc d'Orléans. Heureusement que ce moment-là, le mont de l'hauda auquel la tigresse était suspendue a cédé et la bête, touchant terre, s'est sauvée sans que nous puissions l'atteindre. Elle n'a pas perdu pour avoir attendu; le lendemain, le duc d'Orléans avait la joie de contempler le cadavre de sa terrible ennemie.

Le 1^{er} mai, nous quittâmes les Indes et nous nous embarquâmes pour le Japon où nous arrivâmes le 2 juin.

La, le prince Henri d'Orléans a été reçu d'une façon tout à fait charmante par les Japonais, et présenté à l'empereur et à l'impératrice qui l'ont très cordialement accueilli. Après un grand déjeuner au palais impérial, déjeuner très intéressant, le prince a reçu du souverain le grand-cordon de l'ordre du Soleil-Levant. Nous avons fait beaucoup d'excursions dans l'intérieur du pays, étudiant surtout l'art japonais.

Nous sommes partis vers le milieu de juillet pour San-Francisco, où nous sommes arrivés le 24 juillet. Après des excursions en Californie, aux geisers, aux chutes de Niagara, à Chicago, nous avons traversé et nous sommes allés à Lenox, où des amis nous attendaient, puis à Newport.

Entre temps, nous avons été saluer le président des Etats-Unis à Washington. M. Cleveland a reçu le prince avec une simplicité tout à fait démocratique, d'ailleurs tout à fait du goût du prince Henri qui déteste les cérémonies.

Nous nous sommes embarqués le 15 septembre sur la Normandie, pour revenir en Europe. La traversée de l'Atlantique a été excellente; le prince garde un bon souvenir de la sympathie très cordiale qui lui a été témoignée par le commandant de la Normandie, M. de Kersabiec et tous ses officiers.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

depuis ma lettre, j'en ai obtenu la confirmation. J'ai été le premier à démentir cette nouvelle à sensation et mon information, depuis que je vous l'ai transmise, a été empruntée au Soleil par divers journaux.

Nos familles catholiques se sont élevées, avec une grande vivacité de langage, contre le projet de mariage dont il s'agit. Une alliance de notre famille royale avec celle d'Italie serait accueillie avec peu de satisfaction par les catholiques belges; par contre elle recevrait l'approbation de notre monde libéral. Mais, je le répète, il n'en a pas été question jusqu'ici.

La presse libérale s'attaque beaucoup, en ce moment, à un projet de congrès catholique annoncé par le Courrier de Bruxelles, qui est l'un de nos journaux catholiques les plus militants. Quelques catholiques ont conçu l'idée de réunir une assemblée qui, comme celle de Fribourg, protesterait en faveur des droits temporels du Saint-Siège. Ce projet recevra-t-il son exécution? Je ne sais. Ce que je puis vous dire, c'est que, contrairement à ce que plusieurs journaux ont conté, l'idée de ce congrès n'a nullement été inspirée par le nonce à Bruxelles.

Les journaux libéraux blâment avec véhémence ce projet qu'ils représentent comme une attaque dirigée contre le roi et le royaume d'Italie et une infraction à notre devoir de neutralité. Il ne faut pas oublier que les libertés de réunion, de la parole et de la presse existent complètes en Belgique et que le gouvernement ne peut être rendu responsable de telles ou telles manifestations émanant de la libre initiative des citoyens. Notre gouvernement entretient les meilleures relations avec le gouvernement italien et il en a un ambassadeur accrédité auprès de celui-ci. J'ajoute que ce ne serait certes pas la première fois que des catholiques belges, dans une assemblée, protesteraient en faveur de la souveraineté pontificale. On peut même dire que, comme les catholiques des autres pays, ils se réunissent rarement en assemblée ou en un banquet, sans élever une protestation semblable, et jamais le gouvernement italien ne s'est considéré comme offensé par une manifestation de ce genre.

Il est vrai que l'Italie, depuis son alliance avec l'Allemagne, semble être devenue plus chauvinisme et plus exigeante, et il est possible qu'elle ne laisse pas cette fois passer sans observations une pareille manifestation. Si elle se réalisait, surtout si dans cette assemblée quelques paroles violentes ou imprudentes se faisaient entendre, on peut craindre que, dans les circonstances actuelles, surtout après la campagne menée par la presse catholique contre toute alliance de notre famille royale, avec celle d'Italie, et les déclarations de la presse libérale, le gouvernement italien ne se montre plus susceptible que par le passé. La réunion, projetée par le nonce, pourrait donc susciter des difficultés à notre gouvernement et, à ce point de vue, elle paraît inopportune. Aussi je doute qu'il y soit donné suite.

Des journaux ont annoncé que le voyage du cardinal Schiaffino dans notre pays, se rattacherait à un projet de séjour du pape Léon XIII en Belgique. Je puis vous affirmer, de la manière la plus certaine, qu'il n'y a rien de vrai dans ce récit.

La fable du traité secret entre la Belgique et l'Allemagne. — Un reporter bien informé.

A diverses reprises, j'ai mis vos lecteurs en garde contre la fausse nouvelle d'un traité secret qui existerait entre la Belgique et l'Allemagne et qui donnerait notre armée comme alliée à l'armée allemande en cas de guerre. C'est là une fable absurde, et, comme j'ai déjà eu l'occasion de vous le faire remarquer, pendant que de telles suspensions s'élèvent à et là contre nous dans la presse française, des suspensions absolument contraires se manifestent dans la presse allemande: dans l'une on accuse et dénonce nos sympathies françaises, et dans l'autre nos sympathies allemandes.

En Allemagne, la presse prétend que les fortifications de la Meuse sont élevées au profit de la France et contre l'Allemagne, tandis qu'en France quelques journaux disent qu'elles sont élevées au profit de l'Allemagne et contre la France. Ces accusations sont contradictoires et se détruisent les unes les autres. La vérité est que ces fortifications sont établies pour la défense de notre neutralité sincère et loyale. Notre intérêt est de rester neutres, comme c'est notre devoir international, et ce devoir, croyez-le bien, la Belgique n'est aucunement disposée à l'enfreindre.

Cette fable du traité secret revient sur l'eau de temps à autre. Récemment un journal l'a mise de nouveau au jour et a raconté sérieusement que c'est la Prusse qui avait soufflé à M. Beernaert l'idée du mariage de la princesse Stéphanie avec l'archiduc Rodolphe dans le but de rattacher la Belgique à la triple alliance de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie. Or, ce mariage a eu lieu en 1881; la triple alliance n'existait point alors et M. Beernaert n'était pas ministre!

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

C'est ainsi que des reporters se disant bien informés écrivent l'histoire.

LE JOURNAL DE FRÉDÉRIC III

Les éditeurs de la Deutsche Rundschau ont déclaré au correspondant du Times, à Berlin, qu'ils ont résolu de ne répondre que par le silence aux démentis du journal de l'empereur Frédéric a été l'objet.

On télégraphie, d'autre part, à l'Agence libre:

Londres, 25 septembre.

Personne n'ajoute foi au démenti donné par M. de Bismarck et ses journaux relatifs à l'authenticité des mémoires de Frédéric III.

Je sais, de source certaine, que l'original de ces mémoires se trouve entre les mains de la reine Victoria, qui, seule, en a résolu la publication. La reine possède encore d'autres documents d'un grand intérêt.

PARIS VIVANT

La nouvelle promotion

Depuis quelques jours les derniers promus de Saint-Cyr apparaissent à Paris sur le boulevard, dans les lieux publics. Comme on le pense, dès que chacun d'eux a su la destination qui lui était donnée, le régiment auquel il appartenait, vite il a couru chez le tailleur militaire et commandé son premier uniforme. Quel jour que celui où le képi et le vêtement portant l'insigne du grade a été apporté, et que sans tarder le jeune officier se soit immédiatement essayé. Tous nous avons assisté avec émotion à cette cérémonie, observé tous les phénomènes de cette joie si légitime, si noble, dans laquelle la vanité et l'orgueil n'entrent pour rien. Et c'est là précisément l'un des conséquences de ce beau métier qu'il n'inspire, d'un commencement à la fin que des idées élevées et patriotiques. Etro soldat, officier, quel honneur! Consacrer tous les instants de sa vie à son pays, et lui sacrifier fortune, plaisirs, devenir l'esclave d'une discipline rigoureuse qui est maîtresse de tous vos instants; n'est-ce pas le résumé de l'existence d'un militaire.

Nos jeunes officiers se disent bien tout cela, qu'on en soit assuré, et nous ne sommes plus au temps où les galons et l'épaulette se faisaient par des agapes. Certes on a du plaisir à se retrouver entre camarades qui ont traversé l'école, éprouvé les mêmes aspirations, mais la joie vraie, profonde du nouveau promu, quand il endosse, pour la première fois son uniforme, c'est de se montrer aux siens, avec les siens. C'est que le sous-lieutenant fraîchement écloso sait la satisfaction qui a éclaté dans la maison lorsqu'on a appris sa nomination, qu'il se rappelle les sacrifices de sa famille pour lui permettre d'entrer à l'école, d'en sortir dans un bon rang. Il n'a donc pas trahi les espérances et il a prouvé qu'il était de bonne race.

Le général de Goyon se plaisait à raconter, quand il avait occasion de s'adresser à des lycéens, que sa première pensée, lorsqu'il gagnait un grade, était pour sa mère. Et ce sentiment est certainement dans l'esprit de tous nos lieutenants de l'armée. En tous cas, leurs mères doivent être bien fières d'eux, car ils ont tous — je dis tous parce que j'écris la vérité, — d'excellentes tournures. Jadis, j'ai vu de jeunes officiers qui affectaient d'avoir des airs fendants, de friser leurs moustaches à la hongroise. Ils portaient le képi sur l'oreille, ils faisaient retentir avec affectation le pavé du bruit de leur talon, et laissaient volontiers traîner leur sabre sur l'asphalte. En un mot, ils s'entraînaient à devenir des êtres à part. Aujourd'hui, ces allures sont, à mon avis, heureusement abandonnées.

Regardez nos nouveaux promus, officiers d'infanterie ou de cavalerie. La figure respire la jeunesse, la bonne humeur, la confiance dans les vingt ans. La tenue est correcte sans recherche, la démarche est virile sans exagération. Ce n'est pas qu'ils manquent encore de l'habitude du costume, il leur sied à merveille, et ces draps fins qui sortent de chez le faiseur vont très bien avec ces visages frais qui n'ont pas encore souffert. Il n'est pas jusqu'à ce sabre apporté dans la maladroite par l'armurier, dont le fourreau est reluisant neuf, que je ne trouve joli à considérer. Dans toute sa virginité, l'arme reluit au soleil et bat avec amour le mollet de celui qui la porte. Avant peu elle l'aura obligé à modifier sa démarche, et elle lui donnera la pas militaire, comme elle lui maintiendra au cœur la confiance et le courage. Quand on a une épée au côté, on se sent quelquefois, et si on l'oublie, l'épée se charge de le rappeler à chaque instant.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

— Et moi, nous dit en terminant M. le comte de Boissy, je reviens enchanté de ce long voyage, qui m'a fourni de fréquentes occasions d'apprécier les belles et solides qualités du prince Henri d'Orléans.

Je n'étais pas le seul à remarquer hier cette irruption des nouveaux promus, qui est un événement annuel, mais dont le pays ne se base point. On m'a souvent parlé de la sympathie des autres nations pour leur armée, mais il n'est pas un pays où l'on aime plus le soldat que dans le nôtre, où la situation morale de l'officier grandit davantage. Que l'un de ces jeunes sous-lieutenants entre dans un salon où il y a des illustrations de toute nature, de grands personnages, des potentats, c'est vers lui que se dirigeront tous les yeux; c'est pour lui que se résorveront toutes les attentions. Veut-on toute ma pensée: il ne tiendrait qu'à lui d'épouser la plus riche héritière de la société.

A lui on ne demandera aucune fortune, sa garantie, sa dot, il les a sur sa manche, par le galon de son grade, par sa jeunesse et l'avenir que lui ménage son épée. L'armée est notre chose, notre passion, notre refuge, notre espérance. Ces jeunes nous émeuvent à avoir les larmes aux yeux, parce qu'ils verront la victoire, qu'ils feront le pays grand et fort, qu'ils ont sur leur figure les vertus de la race, et que ni le négoce, ni la politique ne viendront y creuser leurs horribles rides.

C'est dans la rue Montmartre que j'ai assisté à la scène suivante. Un jeune officier de chasseurs de Vincennes, de ce corps d'élite créé par le duc d'Orléans et qui a tant de fois affirmé sa vaillance, se dirigeait avec son père vers le boulevard. Tout à coup une bonne grosse marchande des quatre saisons quitta brusquement sa voiture, et le prend par le bras.

— Est-il gentil, cet amour! Et dire que mon fils aussi est officier comme lui, dans les chasseurs. Quel beau costume! Tenez, monsieur, je suis une brave femme; laissez-moi vous embrasser. Un soldat, ça me remue toujours le cœur, et il me semblerait que j'embrasse le mien, un brave enfant comme vous. Ah! si vous le rencontrez, vous lui raconterez ça.

Furetérier.